

XYZ. La revue de la nouvelle

Le bacha

Michel Robert



Numéro 135, automne 2018

Armes : gâchette, poison, terreur et séduction

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/88672ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Jacques Richer

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Robert, M. (2018). Le bacha. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (135), 16–21.

Le bacha

Michel Robert

— J'AMAL, tu comprends que je dois te punir ?
Un silence. Le bacha regarde par terre, résigné.

— Tu m'avais juré que tu ne te sauverais jamais.

Oui, il se souvient qu'il l'avait juré. C'était il y a un an. Il se souvient du temps où il avait tellement faim ! Qu'y a-t-il de pire que de mourir de faim ? Ne plus pouvoir dormir tant ça crie par en dedans ? Espérer la pluie pour remplir son estomac d'eau ? Ou bien être recueilli et nourri, peu importe le prix à payer ?

À dix ans, ses parents l'avaient laissé sur le bord d'une route. Comment pouvait-il survivre au milieu de champs de pierres ?

— Je n'ai jamais barré la porte parce que tu m'avais juré. Tu m'avais juré devant Allah ! Tu es parjure. Je devrais te mettre en prison.

L'enfant ne répond pas. Le vieil homme est chef de police et contrôle la prison. Si les soldats l'avaient retrouvé en premier, ils l'auraient accusé d'espionnage pour les talibans et rapidement exécuté.

Mais, heureusement, c'est un ami du vieil homme, un fermier, qui l'avait retrouvé, caché dans sa remise au fond d'un champ de roches.

Il l'avait immobilisé avec une fourche puis ligoté. Ensuite, il l'avait emmené au commandant de police. Les deux hommes avaient bu le thé ensemble et le policier, en signe de reconnaissance, lui avait donné un cadeau. Un cadeau qu'il savait que le fermier apprécierait : une bouteille de vieux porto obtenue en contrebande.

Pendant qu'ils buvaient le thé et se contaient la guerre qui gardait les femmes loin des villages, le garçon était resté assis dans un coin de la pièce, sur un petit banc de bois. Il n'aurait pu en bouger que si le vieil homme le lui

Sur un regard et un hochement du menton, le bacha s'était levé pour aller chercher la précieuse bouteille au sous-sol. Puis Jamal s'était rassis sur son petit banc.



Au départ de son ami, le policier avait lentement barré la porte derrière lui. Par le carreau, il avait regardé disparaître dans la pénombre sa bouteille de porto et le fermier. Il était en colère contre son bacha : d'abord parce qu'il avait fui et ensuite à cause de la bouteille de porto. Il était allé sous son lit prendre sa cravache de cuir, qu'il tapote maintenant dans sa main tout en fixant Jamal.

— C'est la première fois. Tu auras dix coups de fouet.

L'enfant encaisse la décision sans broncher.

— Lève-toi et enlève ton chandail.

Il obéit rapidement. Il tremble un peu : c'est la première fois qu'il est puni.

— Là ! lui dit-il en pointant la cuisine.

Le bacha s'étend sur la table, le dos dénudé offert à la colère du vieil homme.

Au premier coup de cravache, son corps se raidit. Une ligne de feu vient de lui scier le dos. Il respire profondément et la douleur diminue d'intensité.

Au deuxième coup, la ligne de la cravache croise la plaie fraîche du premier coup et multiplie la douleur.

Il ne peut retenir un petit cri.

Les autres coups, entrecroisés de façon experte, amplifient la brûlure. Jamal ferme les yeux. Ses doigts, crispés sur le rebord de la table, la font vibrer. Il respire par à-coups pour garder ses poumons aussi petits que possible, comme si chaque gonflement touchait un fil électrique survolté. Dans son dos, dix lignes de feu gravent le prix de sa révolte.

Après les dix coups, le vieil homme lui lance une serviette et lui dit :

— Maintenant, va te laver... Tu pues.

Le garçon ramasse la serviette et se rend à la salle d'eau. Il laisse couler de l'eau froide sur son dos et cela engourdit la douleur. Puis il se lave avec l'eau de bain aux herbes. Il sait que cela adoucit le vieil homme et alors, la vie est moins pénible.



Son maître est l'homme important de la police du village. Il y a huit policiers avec lui. Tous des détenus pour petits crimes qui avaient troqué leur détention pour du service dans un bled isolé à surveiller les talibans. La guerre avait interrompu les travaux d'irrigation sur les terres de roches et les paysans avaient fui le sable envahissant qui déprimait les villages et les gens.

Pour le commandant, en poste depuis deux ans, le bacha bazi avait meublé nombre de longues soirées, surtout lorsque l'électricité était coupée par une attaque terroriste. Le bacha dansait, nu ou travesti en femme, qu'il y ait des invités ou non. Aucun geste ne rebutait le bacha. Il servait le thé et les repas avec le sourire. Mais ce que le vieil homme aimait le plus, c'était quand Jamal sentait les herbes.

Dans ces moments-là, il prenait son bacha, le serrait tout contre lui et lui parlait du temps où, enfant, il courait dans les parcs de la capitale avec ses frères alors que les fleurs embaumaient les rues. Le parfum des herbes de Kaboul, c'était son enfance heureuse, l'insouciance, le simple bonheur de respirer de l'air embaumé loin de la poussière de sable des déserts.

Il ne mettra pas son bacha en prison. Son bacha, c'est sa récompense pour sa vie gaspillée dans ce bled isolé à demi déserté. C'est son trophée exhibé devant les policiers du poste. Ils l'envient tous de pouvoir agrémenter ainsi les mornes soirées après les interminables tours de garde. Toutes les semaines, il gratifie un policier ou deux en les invitant pour un souper où le bacha, docile, accomplit tous les services demandés.

•

Sa toilette terminée, Jamal s'assoit sur son même petit banc, derrière le sofa où le policier écoute, à la télévision, les nouvelles des avancées des talibans au nord de la capitale.

•

Jamal s'était enfui deux jours auparavant, après que cinq policiers avaient abusé de lui en même temps, alors que le commandant faisait une tournée des ruelles au sud du village avec les trois autres policiers.

— Tu es mort si tu parles, lui avait-on répété plusieurs fois pendant le viol collectif.

Il s'était alors enfui, mais il n'avait pas vraiment réfléchi : où serait-il allé ? Il ne connaît rien du monde. Il ne connaît pas la capitale, il n'a jamais rien vu d'autre que ces terres assoiffées, arides et rocailleuses. À la télévision, il a vu des plages, des jungles riches de verdure, des villes immenses, des océans, des avions... on peut embarquer dans les avions ?

Il n'était pas allé bien loin : il n'avait rien emporté à manger. Il ne voulait qu'oublier le mal.

— Du thé !

Le garçon se lève et fait bouillir l'eau. Il verse une cuillerée d'herbes dans la poche en métal et la dépose au fond de la théière. Il fait couler l'eau lentement pour faire ressortir tout le parfum délicat. Puis, il pose la théière et une tasse sur un plateau de service, qu'il porte au vieil homme. Il s'agenouille et, quand le policier tend la main pour prendre sa tasse, il la remplit du liquide tout chaud. Le policier hume et sirote doucement.

— Bien. Je vais te garder pour cette fois, lui dit-il sans le regarder.

Une publicité de McDonald's annonce un rabais national sur des desserts glacés.

— Des gâteaux !

Le garçon se rend à la cuisine, d'où il revient avec les gâteaux au miel qu'il a faits lui-même. Avec le sourire, il les présente comme un trophée. Le policier en prend un. Puis un autre. Il aime. Et, finalement, un troisième qu'il ne peut pas finir.

— Tiens, finis-le.

Le bacha avale le reste du petit gâteau en nettoyant le salon des miettes et peut se tirer une tasse de thé encore tiède, pendant que l'homme, déjà engourdi par la télévision, finit par se traîner jusqu'à son lit pour la nuit.

Quand il se couche ce soir-là, sur le ventre, Jamal pleure en remerciant le ciel que le vieil homme ait accepté de le garder chez lui.



Huit mois plus tard, c'est l'Aïd-al-Fitr, et le commandant invite des policiers chez lui pour fêter la fin du Ramadan.

Un mois plus tard, Jamal, douze ans, est exécuté en secret par l'armée.



Le commandant et ses six invités furent retrouvés morts par les deux derniers policiers qui étaient affectés, eux, au tour de garde. Ils trouvèrent Jamal immobile, sur son petit banc de bois, à sa place habituelle. Ils le transférèrent à la prison surtout pour garantir le seul témoin de l'événement. Jamal les suivit sans résistance. L'armée, appelée d'urgence, procéda à l'enquête, au procès, au délibéré et à l'exécution de la sentence en un temps record.

Jamal ne fit jamais mystère d'avoir ajouté une petite fiole au thé. Un petit flacon qu'un imam lui avait donné, au marché, en lui disant :

— Attends l'Aïd-al-Fitr pour le servir à ton maître. Fais-lui cette surprise. Mets-le dans le thé pour enlever le petit goût amer. Tu en feras un homme heureux.



L'autopsie démontra que les sept policiers avaient été empoisonnés avec du venin de cobra d'Oxus. Ils étaient décédés, étouffés au bout de leur air, les poumons paralysés, probablement dans l'heure qui avait suivi le service du thé.

La dernière pensée de Jamal fut pour le parfum des herbes de Kaboul.